Conte cruel

Maryse Condé

VISIT...

LANZAROTE Caliente.com

Maryse Condé

Conte cruel

Illustré par Mance Lanctôt

L'arbre du voyageur

MÉMOIRE D'ENCRIER

Maryse Condé
Illustré par Mance Lanctôt

Conte cruel



Collection
L'arbre du voyageur

Conception graphique, mise en pages et illustrations :
Mance Lanctôt, Fig. communication graphique
Couverture : *Baptiste* (détail), acrylique sur toile,
91,5 cm x 127 cm, Mance lanctôt, 2008
Dépôt légal : 3e trimestre 2009
© Éditions Mémoire d'encrier et les auteurs

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Condé, Maryse
Conte cruel
(L'arbre du voyageur)
Pour enfants de 8 ans et plus.
ISBN 978-2-923713-18-2 (Papier)
ISBN 978-2-89712-177-8 (PDF)
ISBN 978-2-89712-176-1 (ePub)
I. Lanctôt, Mance, 1962- . II. Titre.
PZ23.C66Co 2009 j843'.914 C2009-941968-8

Nous reconnaissons le soutien du Conseil des Arts du Canada.

Mémoire d'encrier
1260, rue Bélanger, bureau 201
Montréal (Québec) Canada
H2S 1H9
Tél. : 514 989-1491
Téléc. : 514 938-9217
info@memoiredencrier.com
www.memoiredencrier.com

Réalisation du fichier ePub : Éditions Prise de parole

Je remercie Khaled Hosseini,
auteur du beau roman The Kite-Runner,
qui m'a donné l'idée de ce conte cruel.



Suivi d'Adame, le marchand de bétail, et de sa désagréable odeur de sueur, Tafa se dirigea vers l'enclos et ouvrit la barrière de bois peinte en vert. Depuis que son bien-aimé grand frère Dafy avait été forcé de s'exiler jusqu'à Dubaï, il était empli d'un profond sentiment de responsabilité. Car, malgré son jeune âge, Dafy l'avait chargé, en partant, de veiller au bien-être de sa femme et de ses quatre enfants.

« Tu n'as que quatorze ans, lui avait-il déclaré. Pourtant, je n'ai confiance en personne autant qu'en toi. Veille sur les miens. Surtout, rappelle-toi qu'il faut toujours te tenir à distance du père de ma femme. Il n'attend qu'une occasion pour tout commander. »

Ce jour-là, Tafa allait conclure une affaire de la plus haute importance : vendre à Adame la dernière vache du troupeau puisqu'on manquait de tout.

Autrefois, l'enclos bruissait de la clameur de dizaines d'animaux aux robes luisantes, génisses, taureaux, taurillons, veaux. Ils attendaient avec impatience d'être menés vers la savane aux herbes drues et savoureuses, ou vers le lac Kémo qui ouvrait son œil bleu bordé comme des cils d'une profusion de plantes aquatiques. Mais depuis de longues années, la sécheresse qui affligeait les régions du Nord transformait le paysage en un désert aride et pierreux, hérissé des formes géantes des termitières. Aussi l'enclos était-il devenu triste et silencieux au fur et à mesure que les bêtes étaient vendues. À présent, il ne restait plus qu'une vache isolée dans un coin, comme si elle se cachait. C'était Marafoudian. Jusqu'alors, Tafa n'avait pas eu le courage de s'en séparer, car il savait combien Dafy l'aimait. Non pas seulement en raison de sa beauté, de ses cornes en forme de lyre, de son pelage d'un roux soutenu frappé au milieu du front d'une étoile blanche et de la finesse de ses attaches, mais plutôt à cause de son caractère presque humain. Quand elle vous fixait de ses grands yeux noirs, vous aviez l'impression qu'elle lisait au plus profond de vous-même. Il semblait à Tafa et à Dafy qu'elle partageait leurs espoirs,

leurs rêves et leurs désillusions. La parole seule lui manquait pour exprimer sa compassion.

« Elle est bien maigre! s'écria Adame avec mépris, sans paraître se soucier de toutes ses qualités. Elle n'a guère que la peau sur les os. Combien en veux-tu? »

Tafa énonça un prix qu'il croyait raisonnable. Adame éclata de rire comme s'il entendait une bonne plaisanterie :

« Tu es fou. Elle n'en vaut même pas la moitié. Même pas le tiers!

– Elle vient de Mourdia! protesta Tafa, dépité. Tu sais la qualité de la viande et du cuir que donnent ses congénères. Quant à leur lait, autrefois, c'est avec lui et lui seul qu'étaient nourris les enfants royaux.

– Encore faut-il qu'elles soient convenablement nourries! se moqua Adame. Je parie que votre bête n'a avalé que de la broussaille d'acacia depuis des mois. Si je l'achète, c'est bien par amitié pour ton grand frère que j'appréciais beaucoup. À propos, tu as de ses nouvelles?

– Nous savons seulement qu'il est bien arrivé à Dubaï. Il a envoyé une carte. Depuis rien, répondit tristement Tafa.

– Dieu le garde! fit Adame avec onction. Espérons qu'il trouvera vite du travail, il le mérite, car c'était un bon garçon! Il paraît que dans ce pays-là, le travail ne manque pas.

– Espérons », fit Tafa en écho.

Il s'ensuivit une discussion où le pauvre Tafa eut rapidement le dessous. Finalement, quelques billets crasseux changèrent de main.Puis Adame passa une corde qu'il noua comme un lasso autour du cou de Marafoudian.



Il l’entraîna sans ménagement vers sa camionnette. Bien que délabrée, elle faisait encore bon usage pour le transport des bêtes qu’il achetait. L’arrière était entouré d’une toile métallique fixée à des pieux. La mort dans l’âme, Tafa fermait la marche de ce cortège.

« Marafoudian, pardonne-nous! suppliait-il dans le secret de son cœur. Tu n’ignores pas la situation dans laquelle nous nous débattons. Dafy nous avait promis de nous envoyer de l’argent dès qu’il le pourrait. Hélas! nous n’avons encore rien reçu. »

Que pouvait-il faire? Le dernier sac de riz n’était plus qu’un souvenir. Nul ne savait quand aurait lieu la prochaine distribution de vivres de la Banque alimentaire, fermée pour le moment. Le mil touchait à sa fin. Quant au sein de Kira, la femme de Dafy, il était vide. Au lieu de lait, elle avait dû donner à Zléda, son dernier-né, un peu d’eau sucrée qu’il n’avait pas du tout aimée.

Adame fit monter la vache dans la voiture à grands coups de fouet ; ces coups semblaient faire mal à Tafa. Ensuite, il amarra rudement

l'animal à un des pieux avant de s'asseoir der-rière le volant, sifflotant gaiement, en pensant à l'heureuse conclusion de l'affaire.

Comme il mettait le moteur en marche, Marafoudian tourna la tête vers Tafa :

« Adieu! fit-elle d'une voix basse, toute chargée d'émotion. Je te remercie pour les années que nous avons passées ensemble. On ne saurait rêver meilleurs maîtres que ton grand frère et toi. »

Tafa ne fut pas étonné de l'entendre parler. L'harmonie peu commune de ce timbre qu'il entendait pour la première fois lui mit les larmes aux yeux. Marafoudian poursuivit :

« Ton frère et toi, vous vous en doutiez, je ne suis pas une vache ordinaire. Mes aïeules maternelles venaient d'Inde, où elles étaient révérées à l'égal de déesses. Mes ancêtres paternels étaient des toros de la propre réserve des rois d'Espagne. Avant de te quitter, je vais te faire un cadeau qui soulagera la misère de toute la famille. À chaque fois que tu éprouveras du chagrin, un vrai chagrin, et que tu pleureras de vraies larmes, celles-ci seront métamorphosées en or et pierres précieuses. À chaque fois. »

Pour illustrer ce qu'elle disait, une petite boule d'or roula le long de la joue de Tafa stupéfait.

« Qu'est-ce que cela veut dire? s'exclama-t-il. Attends! Attends! Explique-toi davantage! »

Mais la camionnette démarra et s'éloigna dans un nuage de poussière ocre. Tafa regarda cette petite boule étincelante au creux de sa main. Il n'avait jamais rien vu d'aussi joli. Au lieu de ressentir de la joie, naissaient en lui la peur et une sorte de colère. À quoi lui servirait cet or insolite? Comment en justifierait-il la possession? Kira ne l'accuserait-elle pas de l'avoir volé? À qui d'ailleurs? Personne dans le village ne pouvait se vanter d'être maître d'une telle richesse. Alors, elle l'accuserait plutôt de pratiquer la magie. Ne serait-ce pas la vérité? Marafoudian n'était-elle pas l'incarnation de quelque redoutable génie?

Il enfouit l'or dans sa poche, puis se dirigea vers la maison. Ce n'était qu'une humble case de torchis, bâtie à l'ancienne, la cuisine et la salle d'eau étant situées dans une petite dépendance distincte.

Kira était assise sur un divan aux ressorts affaissés et s'efforçait de faire avaler de la bouillie de mil à Beebe, le troisième enfant, un garçon de deux ans. Celui-ci, en criant, tournait la tête de droite et de gauche :

« Papa! Je veux papa! », répétait-il entre deux hurlements.

Par terre, sur un tas de hardes, le dernier-né, Zléda, un nourrisson

de quelques mois, dormait profondément. Cela ne l'empêchait pas de pousser par à-coups de petits cris pareils à ceux d'une souris.

« Je ne suis pas de taille à tenir tête à des roublards comme Adame, soupira Tafa. Je n'ai eu que la moitié de la somme que j'espérais.

– Qu'as-tu fait? demanda Kira avec inquié-tude.

– J'ai vendu Marafoudian, expliqua-t-il.

– Tu as vendu Marafoudian! s'écria-t-elle, abasourdie, levant vers lui un regard de reproche.

– Est-ce que je pouvais faire autrement? répondit Tafa avec brusquerie pour cacher son propre chagrin. Si cela continue, nous mourrons bientôt de faim.

– Nous aurions pu essayer de patienter », reprit Kira.

Tafa se retint de discuter, de demander comment et enchaîna d'un ton égal :

« Je vais descendre au marché. De quoi as-tu besoin? »

Elle eut un geste qui signifiait : « De tout. »



Tafa sortit. Les sentiments qu'il éprouvait pour la femme de son frère étaient complexes. Autrefois, il la jalousait et souffrait de l'amour que Dafy lui portait, même s'il s'en cachait sous des apparences d'extrême courtoisie. À présent, il lui en voulait terriblement d'avoir mis au monde quatre enfants en rapide succession, obligeant ainsi le malheureux Dafy à s'exiler. Il n'éprouvait aucune pitié à la voir se faner chaque jour davantage, perdre sa jeunesse et ressembler de plus en plus à une vieille femme. Elle avait été si belle, Kira. Il se souvenait de son mariage quelques années plus tôt quand elle était apparue dans la traditionnelle tenue nuptiale, parée comme une châsse. Tous les habitants du village s'étaient déplacés pour l'occasion. On avait dansé toute la nuit au son d'un orchestre, venu de la grande ville de Tumbo ; il jouait des airs d'une musique jamais entendue. Ainsi, un chanteur s'égosillait dans une langue inconnue :

Que bonitos ojos tienes

Debajo de esas dos cejas…

Qu'est-ce que ces paroles-là pouvaient bien signifier?

Razar, le père de Kira, un prospère commerçant en dattes et en sel, espérait bien marier sa fille au prétendant le plus offrant. Ainsi, il n'avait pas été content quand son choix s'était porté sur ce garçon issu d'une tribu de bergers nomades que le nouveau pouvoir venait de forcer à se sédentariser dans la région. Des étrangers en quelque sorte! À croire que les enfants ne sont sur cette terre que pour vous décevoir. En particulier les filles, qui s'amourachent du premier venu.

Malgré l'hostilité de Razar, les premières années du couple avaient été calmes et heureuses. Il ne manquait de rien et ne demandait rien à personne. Puis, la sécheresse s'était installée à demeure. Les villageois, les plus riches – et parmi eux Razar – avaient émigré à Tumbo ou dans quelque centre urbain moins proche. Leur avaient emboîté le pas les moins fortunés qui acceptaient de se charger des travaux dont personne ne voulait. Enfin avaient émigré à leur suite les autres, tous les autres, qui, par tous les moyens possibles et imaginables, essayaient simplement de ne pas mourir de faim. Les plus défavorisés comme Dafy s'étaient vus contraints de partir à l'étranger.

Tafa releva sur sa tête un pan de sa gandoura de coton usée pour se protéger du soleil. Devant lui, la route s'allongeait, sinueuse comme un serpent. Du temps que leur père et leur mère étaient en vie, Dafy et Tafa habitaient ce quartier excentrique dénommé le *Carrefour des nomades*. Ils y vivaient entourés de ceux de leur tribu, transhumants de tous ordres et de leurs immenses troupeaux. De cette communauté chaude et fraternelle, il ne restait rien. Bêtes et gens, ils avaient tous

disparu.

Un coup de klaxon fit sursauter Tafa et une camionnette, flambant neuve celle-là, lourdement chargée de ballots, s'arrêta à sa hauteur. Il reconnut Ali, un ancien berger ami de Dafy, devenu marchand qui, une fois le mois, venait de Tumbo pour proposer sa fripe.

« Monte, fit Ali gentiment. Le soleil est déjà haut. Sans chapeau, tu risques d'attraper une insolation. »

Tafa obtempéra avec reconnaissance.

« As-tu des nouvelles de Dafy? s'enquit Ali, remettant la voiture en marche.

– Aucune, répondit Tafa. Je me fais beaucoup de soucis.

– Cela ne saurait tarder. Prends patience. Bientôt, il fera fortune et reviendra ici, fit Ali. Il s'achètera une Mercedes Benz comme les messieurs de la ville et vous emmènera en promenade ».

Il riait tout seul de ses bons mots. Ces plaisanteries pourtant innocentes ne déridèrent pas Tafa. Il avait l'impression que Dafy était parti pour toujours, qu'il ne le reverrait jamais. Soudain, une idée germa dans son esprit. Et s'il profitait de la camionnette d'Ali pour se rendre à Tumbo? Une fois là, il tente-rait de monnayer son or. Tafa connaissait bien Tumbo. Il se rendait autrefois avec ses parents à l'important marché au bétail qui se tenait à la porte Markanem. Les bovins côtoyaient des moutons aux bêlements lugubres, des boucs, des chèvres qui semblaient toujours méditer un mauvais coup. Il y avait aussi accompagné son frère Dafy qui, tant qu'il en avait les moyens, venait régulièrement acheter des bijoux pour Kira.

Dans ce tohu-bohu de piétons, de voitures, de mendiants et de chiens errants, il aurait de grandes chances de passer inaperçu.

« Combien de jours restes-tu ici? dit-il.

– Comme à chaque fois, un jour et demi, répondit Ali. Même si je m'attardais, je ne vendrais pas un vêtement de plus. Les gens n'ont pas un sou. Tu ne devineras jamais quels sont mes meilleurs clients? » continua-t-il dans un éclat de rire.

Tafa n'avait aucune envie de le savoir.

« Puis-je descendre à Tumbo avec toi? pria-t-il. L'autobus est tellement lent et irrégulier. Cela me fera gagner au moins une journée.

– Bien sûr, bien sûr! fit Ali. Mais qu'est-ce que tu vas chercher à Tumbo? » ajouta-t-il, curieux.

Tafa s'entendit répondre qu'il allait remettre des cadeaux au père de Kira. Cela étonna considérablement Ali. C'était le monde à l'envers! Quels cadeaux pouvaient faire à ce richard des gens qui ne possédaient rien? En outre, il était de notoriété publique que Razar ne

demandait qu'à rompre le mariage de sa fille et à la reprendre auprès de lui avec ses petits-enfants.

Pourtant, il garda le silence. Si quelqu'un vous raconte un mensonge, c'est qu'il a de bonnes raisons de le faire, n'est-ce pas?

« Je m'arrêterai devant chez toi à quatre heures du matin, dit-il en se garant près du marché. Je klaxonnerai deux fois. Attention, je ne t'attendrai pas plus de dix minutes.

– Je serai prêt! » assura Tafa.

Le village avait sa triste mine ordinaire. Il ne comptait guère que deux rangées de cases en torchis sous leurs toits de paille. Le seul grand bâtiment, construit en briques, était la caserne. Quelques mois plus tôt, des militaires s'y étaient installés. On les voyait souvent parcourir les rues deux par deux, la main posée sur la crosse de leur pistolet. À quoi servaient-ils? Quelle était leur mission dans ce coin perdu où rien ne se passait? Les gens les mieux informés affirmaient qu'ils étaient chargés d'empêcher les sans-travail du pays voisin d'enjamber la frontière. Que viendraient-ils de toute façon chercher dans ce village qui n'avait à offrir que sa misère? À part l'arrivée des militaires, rien de nouveau n'était à signaler depuis des années. Comme à l'accoutumée, les étals du marché n'avaient guère d'attrait. Tafa fit rapidement ses emplettes. Du lait frais pour Zléda. Du lait caillé sans lequel il n'est pas de vrai repas. Du poisson fumé, des feuilles d'épinard amer, des boulettes d'arachide, de la purée de tomate en boîte, du riz. Au moment de s'en aller, il pensa à ses neveux, les deux aînés de Dafy qui se trouvaient à l'école. Il n'avait jamais l'occasion de leur manifester son affection. Malgré le prix exorbitant, il leur acheta deux oranges.

L'école non plus ne payait pas de mine. Elle se composait de quatre bâtisses en préfabriqué noircies par l'âge, sommairement désignées par les lettres A, B, C, D. Dans la cour s'élevaient deux rôniers rabougris.

Sous la conduite d'un jeune instituteur déguisé en basketteur américain, une poignée d'enfants, garçons et filles mêlés, faisaient de la gymnastique. Un confus brouhaha s'élevait des fenêtres grandes ouvertes des classes. Le vieux gardien, bizarrement coiffé d'une chéchia rouge qui glissait jusqu'à son nez, dormait profondément. Tafa l'éveilla d'un coup de coude.

« Papa, laisse-moi entrer », fit-il.

Le vieillard choisit une clé dans le trousseau qu'il portrait à son flanc et l'engagea dans la serrure.

« Tu n'as rien à me donner que j'achète de quoi bourrer ma pipe? »

souffla-t-il, d'un ton faussement facétieux.

Tafa fouilla dans sa poche et en tira un de ses derniers billets. Au diable l'avarice! Dans deux jours, n'allait-il pas vendre son or à Tumbo? De stupeur, le gardien écarquilla les yeux. D'un jeune garçon déguenillé comme Tafa, il n'avait escompté que quelques piécettes.

« Sois béni, s'exclama-t-il, joignant les mains sur son cœur, toi ainsi que tous ceux de ta descendance, et pour les générations à venir. »

« Quel ballot! Je n'ai pas encore de des-cendance, songea Tafa. Peut-être n'en aurais-je jamais. »

Impatienté par ces effusions de façade, il se dirigea vers ce qu'il croyait être le bureau du directeur. La porte s'ouvrit sur une pièce qui empestait l'iode et les médicaments. Un garçonnet se faisait panser le genou en grimaçant de douleur, alors que, debout dans un coin, trois ou quatre autres gamins attendaient leur tour. L'infirmière était une blondinette, pas plus épaisse qu'un bois d'allumettes, qui, à en juger par sa mine, ne devait pas être beaucoup plus âgée que Tafa. D'où venait-elle? Pourquoi avait-elle laissé loin derrière sa mère, son pays, ceux qui lui ressemblaient, qui parlaient son idiome, qui adoraient ses dieux? Avait-elle été contrainte de s'expatrier comme Dafy? Il brûlait d'envie de l'interroger. Ravalant ses questions, il expliqua :

« Je suis l'oncle de Pathé et de Manthia, les jumeaux qui sont au cours préparatoire. Pourrais-je les voir? »

Elle leva ses yeux de bleuet vers lui et fit d'un ton coupant :

« Il ne faut pas déranger les élèves quand ils sont en classe, sauf, bien sûr, s'il s'agit d'une urgence. C'est une urgence?

– Non, s'excusa-t-il. Je passais par là et j'ai pensé que je pouvais entrer.

– Bientôt, la récréation va sonner, fit-elle plus conciliante. Tu pourras leur parler dans la cour. »

Tafa se dirigea vers la porte. Derrière son dos, il entendit l'infirmière s'entretenir avec les enfants dans leur langue. Il sursauta d'étonnement. Comment l'avait-elle apprise?

Pour l'heure, la cour était déserte. La leçon de gymnastique était apparemment terminée.

Le vieux gardien avait disparu. Sans doute était-il allé s'acheter du tabac.

Tafa n'avait guère fréquenté l'école et il savait à peine lire et écrire. Quand ils étaient jeunes, Dafy et lui menaient une partie des bêtes de leurs parents de pâturage en pâtu-rage. Parfois, elles les entraînaient au-delà du marigot de Bourguai dans le pays voisin. Ce n'était pas grave. En ce temps-là, les frontières ne comptaient guère. On les

franchissait comme on voulait, sans montrer de papiers d'identité – que d'ailleurs on ne possédait pas. Les deux frères dormaient à la belle étoile pendant des semaines, le ciel ouvert au-dessus de leur tête comme un magnifique album. Dafy apprenait à son cadet le nom des constellations : Cassiopée, Orion, la Grande ourse, la Petite ourse, la Charrue.

Autour d'eux, les bêtes ne dormaient pas, elles non plus. Elles soufflaient bruyamment, chuchotaient, rêvaient tout haut, s'esclaffaient. Au matin, Dafy et Tafa plongeaient dans l'eau glacée du marigot, dont la surface était couverte par les larges feuilles vernissées des nénuphars. Au sortir du bain, pour se réchauffer, ils se frottaient le corps avec des bouchons d'aeschilia qui sentaient la térébenthine. Puis, ils ramassaient du bois sec afin de faire du thé vert à la menthe. Hélas! Toute cette vie-là avait brutalement pris fin quand les nomades avaient été forcés de se fixer d'un côté ou de l'autre de la frontière sous peine d'être déclarés apatrides et d'être pourchassés. Dafy, âgé de quinze ans, avait été placé dans un centre de mécanique où il n'apprenait rien, tandis que Tafa, plus jeune, avait été forcé d'aller à l'école, devenue obligatoire. Il était entré dans une section dite de rattrapage qui était la risée de l'établissement scolaire.

À ses élèves surnommés moqueusement les Vétérans, aucune avanie n'était épargnée. Tafa se faisait régulièrement rosser en ren-trant chez lui :

« Berger, dis que tu es aussi stupide qu'un de tes ruminants! lui ordonnaient ses tortion- naires. D'ailleurs, tu leur ressembles. Tu as comme eux un mufle épais, le front lourd et bas. »

Dans ces conditions, ce lieu d'humiliations et de brimades lui avait vite fait horreur. Il s'en absentait le plus souvent possible. Au bout de deux ou trois ans, il avait été renvoyé. Leurs parents étant morts, il avait pris soin avec Dafy de ce qui restait de leurs troupeaux.

Hélas, les choses n'ayant cessé d'empirer ; en fin de compte, son frère avait cru que la seule solution était de partir pour l'étranger.

Brusquement, une sonnerie perçante reten-tit. Les enfants jaillirent des salles de classe comme des oiseaux trop longtemps enfermés dans une volière. Ils n'étaient pas nombreux, une trentaine, une quarantaine tout au plus, mais ils faisaient un bruit d'enfer, courant et se bousculant.

Méconnaissables dans leurs uniformes kaki, soigneusement repassés par les soins de Kira, Pathé et Manthia s'approchèrent de leur jeune oncle. Ils levèrent vers lui leur visage surpris, sans chaleur, car ils se voyaient rarement et communiquaient à peine. Visiblement, ils se

posaient une question : qu'est-ce qu'il nous veut? Tafa fut blessé de la politesse embarrassée avec laquelle les deux enfants le saluaient. Ils acceptèrent les oranges sans manifester ni joie, ni déplaisir, Manthia murmurant seulement cette phrase en forme de reproche :

« On ne pourra pas les partager.

– Avec qui? » lui demanda Tafa, surpris de cette remarque.

Il eut un geste circulaire :

« Avec les autres camarades de l'école. »

Le temps d'aujourd'hui n'était pas celui que Tafa avait connu. Pour Manthia, « les autres » n'étaient plus des ennemis. Ils étaient des camarades.



Parfois, Tafa rêvait de Dubaï.

Comme personne ne lui avait jamais décrit ce pays – mais était-ce vraiment un pays? –, il l'imaginait à sa manière.

Quelques années plus tôt, durant son bref temps d'école, le maître avait fait admirer en classe de géographie une série de gravures d'une beauté saisissante. Aucune ne représentait le golfe Persique. Mais il était possible de s'en inspirer.

Gravure nº 1

Splendeurs de la forêt amazonienne

Des arbres. Des arbres énormes, hauts, verts, touffus, tels qu'il n'en avait jamais vus dans sa terre de graminées et de savanes.

À Dubaï, Dafy et lui étaient méconnaissables. Ils avaient troqué leurs gandouras contre des chemises à fleurs comme celles des touristes et des jeans, vêtements qu'ils n'avaient jamais portés.



Gravure nº 2

Plage de Negrill à la Jamaïque

La forêt dense avait disparu. À présent, ils se promenaient le long d'une magnifique avenue bordée de palmiers. Entre les troncs des palmiers, la mer riait.

La mer, Tafa ne la connaissait pas non plus. Elle était plus large qu'un lac, une étendue bleue qui virait violet au loin, festonnée de plages de sable blanc.



Oui, à Dubaï, Dafy et Tafa étaient des personnes totalement différentes.

Dafy, en général si taciturne, toujours soucieux, parlait d'abondance. Il s'entretenait gaiement avec les autres travailleurs que la recherche d'emploi faisait affluer de tous les coins de la terre. Africains, Indiens, Pakis-tanais, Indonésiens. Parfois même, il chantait. Sa voix résonnait mélodieuse, pareille à un instrument de musique qui allie les sons graves et les sons aigus et couvre des gammes entières. Souvent, il racontait des contes, en particulier celui-là que Tafa

adorait et lui réclamait presque quotidiennement quand il était petit :

« Une femme qui ne pouvait pas avoir d'enfants était par conséquent méprisée par ses coépouses. Elle ne cessait de supplier son bon génie.

– Aie pitié de moi! Accorde-moi un fils! Je veux un fils!

Celui-ci finit par lui déclarer :



– Tu veux un fils? Crois-moi, je voulais t'épargner la maternité qui, en fin de compte, est une épreuve. Mais tant pis pour toi! Tu l'auras ce fils que tu as tellement souhaité. Après, ne viens pas m'échauffer les oreilles et me faire des reproches!

Bientôt, la femme ne vit plus son sang. Au bout de neuf mois, elle accoucha en pleine nuit, sans pratiquement souffrir, d'un enfant mâle. Elle n'eut pas le temps de se réjouir. À peine l'enfant fut-il sorti de son ventre qu'il chassa les parents venus apporter leurs présents, s'exprima d'une voix tonitruante, se mit debout sur ses pieds minuscules, réclama de la nourriture solide, la dévora avant d'étouffer son père

dans une étreinte trop violente. Terrifiée, la nouvelle mère s'exclama :

– Tu as raison, bon génie! Si c'est cela la maternité, alors, je n'en veux pas!

Trop tard! Son fils tant attendu l'avait déjà assommée d'un revers de main et elle gisait par terre, raide morte! »

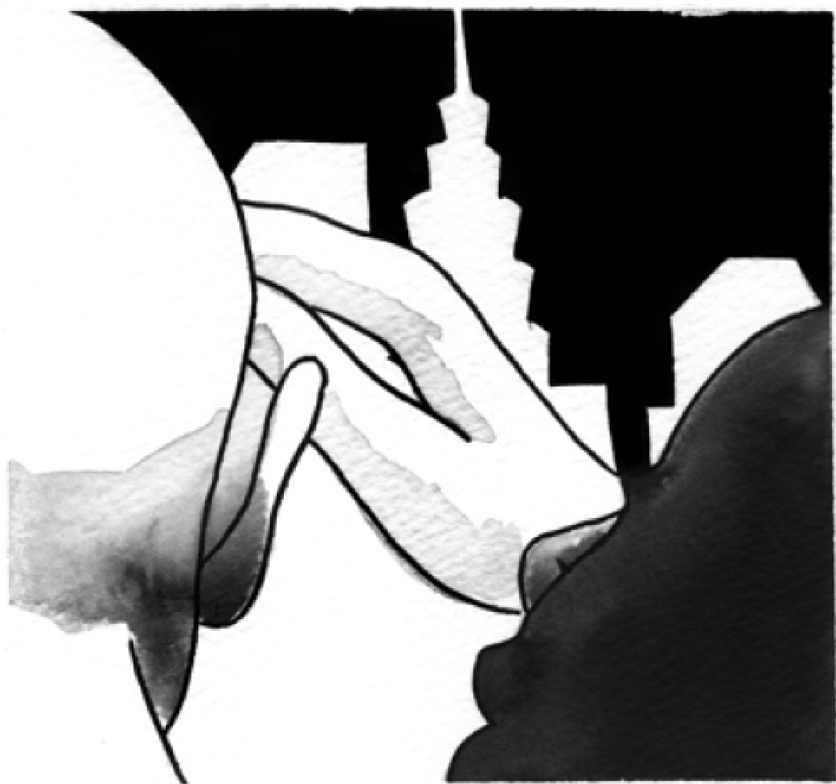
Aujourd'hui comme hier, Tafa ne comprenait pas la signification de ce conte et ne savait s'il devait rire ou pleurer en l'entendant. Est-ce que cette histoire voulait dire que la relation qui soude deux frères l'un à l'autre est la plus précieuse? Est-ce le seul sentiment qui ne déçoit jamais?



Gravure nº 3

New York aux États-Unis

Des immeubles de verre et de béton sortaient de terre et s'élevaient plus haut que les arbres de la forêt amazonienne jusqu'au ciel qu'ils semblaient défier.



On pouvait grimper tout là-haut, atteindre le dernier étage, surmonté d'une terrasse. De là, on apercevait des toits, des toits, les uns étincelants, d'autres plus sombres, presque noirs, s'étendant, peuplant l'infini comme la forêt, comme la mer.

Cette nuit-là, Tafa ne rêva pas de Dubaï. Il rêva de Marafoudian. Où était-elle à cette heure? Qu'allait-elle devenir? Adame allait sans doute la vendre à un boucher impitoya-ble. Tafa la voyait déjà écorchée vive, réduite à deux quartiers sanguinolents, suspendus par les pieds

aux crochets d'une chambre froide. Pourtant, aurait-il pu agir différemment? Était-ce de sa faute si le monde se modifiait, entraînant inexorablement la ruine de certains? À croire que la disparition de peuples entiers était programmée.

Quand la camionnette d'Ali s'arrêta au *Carrefour des nomades*, le jour n'était pas levé. Déjà pourtant, les couleurs de la nuit s'effilochaient à travers le ciel et on sentait le soleil impatient de faire son irruption quotidienne.Le trajet jusqu'à la ville dura plus de trois heures. Aux postes de contrôle d'identité, les militaires, reconnaissant Ali et ses ballots de fripe, lui firent signe qu'il pouvait continuer sa route. Il riait.

« On voit bien que c'est le tout début du mois. Ils viennent de toucher leur paye et n'ont pas besoin d'argent. Sinon, on ne s'en sortirait pas comme cela. C'est *bakchich* par-ci, *bakchich* par-là.

– Pourquoi y a-t-il tant de militaires dans notre pays? demanda Tafa qui s'était souvent posé la question. Est-ce que tu le sais?

Ali rit plus fort :

– Pour nous garder, nous protéger, répondit-il railleusement. Nous sommes pareils à de petits-enfants. Sans les militaires, nous ne ferions que des bêtises. »

Brusquement, il devint sérieux et dit d'un ton grave :

« Tu sais que notre président avait le grade de capitaine quand il a pris le pouvoir?

Aujourd'hui, il est général! Il s'est nommé tout seul! »

Là-dessus, il repartit d'un grand éclat de rire. Tafa s'apercevait avec un peu de honte qu'il ne savait rien de ce qui se passait dans son pays, hormis la sécheresse dans sa région et ses effets destructeurs. Et Dafy? Était-il mieux informé? Si on n'est au courant de rien, comment changer les choses?

Pendant qu'il réfléchissait ainsi, derrière son volant Ali n'arrêtait pas de parler. Quel bavard! Il sautait d'un sujet à un autre, passant de la sécheresse à la politique. Du mauvais état du pays aux guerres et aux attentats-suicides. Tafa eut beaucoup de mal à placer une question : préférait-il sa nouvelle vie de marchand de fripes à celle de berger nomade qu'il vivait autrefois? Ne regrettait-il pas ce temps-là, l'espace, la liberté et surtout la fraternelle compagnie des bêtes? Ali réfléchit. Finalement, il déclara :

« Il faut marcher avec son époque. On ne peut plus continuer à la manière de nos parents qui aimaient leurs animaux plus que leurs enfants ou leurs femmes. Tu connais le poème :

Ton père est mort, tu n'as pas pleuré
Ta mère est morte, tu n'as pas pleuré
Un menu bovin a crevé et tu dis : Yoo!
La maison est détruite! »

Tafa ne put s'empêcher de rire à son tour. Pourtant, il aurait voulu insister et ne pas se contenter de cette réponse.

Comme ils avaient pris la route à l'aube, ils arrivèrent en ville au tout début de la matinée. Depuis la dernière visite de Tafa, Tumbo était devenu un véritable chantier. Un peu partout, des constructions sortaient de terre dans des torrents de poussière et le tapage des marteaux-piqueurs était assourdissant. Les voitures emplissaient les rues, déjà encombrées de bicyclettes, de scooters, de carrioles tirées par des chevaux et d'innom-brables piétons.

Dans certaines artères, la circulation était complètement à l'arrêt.

« C'est l'heure de pointe », fit Ali.

Devant l'air de totale incompréhension de Tafa, il expliqua :

« Je veux dire que c'est l'heure où tout le monde va au travail. Rien n'avance. Allons prendre le petit déjeuner. Je te l'offre. Crois-moi, on affronte mieux la journée si on a le ventre plein. Sac vide ne tient pas debout, dit le proverbe. »

La camionnette se fraya un chemin tant bien que mal pendant quelques instants, puis s'arrêta devant le marché central, communément appelé Marché n° 1, car on en comptait en ville plusieurs autres d'importance variable. Là s'offrait un spectacle saisissant. La vénérable construction de fer, qui datait du temps colonial, était entourée d'une dizaine de gargotes faites de feuilles de tôle, grossièrement rafistolées et recouvertes de bâches bleues ou vertes. À l'entour, des baquets d'eau, posés sur des feux de bois gargouillaient en bouillant.

Armées de grosses louches en émail, des femmes remplissaient des timbales de plas-tique avec le liquide fumant, y ajoutaient du thé ou du café en poudre, puis, dans une cacophonie de cris, servaient les hommes uniformément déguenillés et crasseux qui les entouraient.

Les phrases fusaient :

« Qu'est-ce que tu veux, toi?

– Donne encore du sucre.

– Hé! Le gros, est-ce que tu ne me dois pas quelque chose?

– Plus rien. Je t'ai tout réglé!

– Tu m'ennuies! Tu n'as pas de monnaie? »

Tafa se demanda d'où sortaient les hommes qui prenaient ainsi leur

petit déjeuner. N'avaient-ils pas de toit, d'épouse, de mère, de sœur qui puissent cuisiner pour eux?

Il osa interroger Ali.

« Ce sont les émigrés, répondit celui-ci. Certains ne connaissent même pas nos langues.

– Que cherchent-ils chez nous?

– Du travail, pardi.

– Mais nous n'en avons pas pour nous- mêmes », s'exclama Tafa, stupéfié.

Ali eut un geste qui pouvait tout signifier. En habitué des lieux, il joua habilement des coudes et se trouva vite au premier rang. Puis il revint auprès de Tafa, resté debout les bras ballants. Il lui mit entre les mains un bol de café et une tranche de pain. Du café! Tafa surmonta sa méfiance devant ce liquide noirâtre qu'il n'avait jamais bu. Avec la famille, le matin, il avalait du lait caillé. Quand ils se furent installés à une table, il s'enhardit de nouveau et revint à ses préoccupations :

« C'est absurde de venir chez nous chercher du travail alors qu'il n'y en a pas.

– Ces immigrés acceptent de faire n'im-porte quoi! Tout à l'heure, ils se posteront aux carrefours. Des entrepreneurs viendront en engager certains comme main-d'œuvre dans les constructions ou bien pour du portage. Ils leur payeront des clopinettes. C'est pour cela que les salaires n'arrêtent pas de baisser. »

« Sans mon or, je serais comme ces immigrés. Je connaîtrais le même sort. J'attendrais posté à un coin de rue que quelqu'un vienne m'embaucher! frissonna Tafa. Ce serait cela ou l'exil à Dubaï. »

Le petit déjeuner avalé – et à sa surprise, le café était bon! –, il prit congé d'Ali et le remercia vivement de sa générosité.

« Si tu as besoin de moi, cherche-moi au Marché n° 2, allée 28, fit celui-ci. Tu entends? Marché n° 2, allée 28. »

Une fois seul, le cœur de Tafa lui manqua, tandis qu'il s'aventurait dans le désordre infernal des rues. Il avait peur de tout ce bruit, de tout ce désordre. Il déboucha sur un terrain bouleversé par des bétonneuses qui s'étendaient à perte de vue. Dans un angle, un spectacle aussi saisissant que celui du marché central, mais autrement harmonieux, l'accueillit. Des dizaines de gamins allaient et venaient en manœuvrant d'immenses cerfs-volants multicolores. Certains, pareils à des oiseaux de proie, planaient haut, très haut dans le ciel. D'autres montaient les rejoindre. D'autres au contraire, lourdauds et sans grâce, ne parvenaient pas à prendre leur envol et se traînaient à quelques mètres au-dessus du sol. Tafa n'avait jamais fait partie d'un

groupe de jeunes de son âge. Soudain, il le regretta, comprenant que cette communion dans le jeu et l'effort lui avait manqué. Comme il aurait voulu se mêler à ces garçons et bondir, lui aussi, la tête levée, un bout de rêve, attaché au poignet! Sans doute le repousseraient-ils s'il osait s'approcher avec sa mine peu reluisante de campagnard, de broussard.

Comme il aurait aimé être lui-même un cerf-volant, libre et souverain, qui semble n'avoir aucune attache avec la terre!

Il s'appuya contre une palissade pour mieux admirer l'étourdissant ballet. L'un des jeunes garçons, vêtu d'un élégant survêtement gris, était incomparable. Il était si souple qu'on l'aurait cru fait de caoutchouc, tant il sautait à des hauteurs prodigieuses, retombait sur ses pieds, bondissait à nouveau comme si, pareil à son cerf-volant, il était en mesure de toucher le ciel. Qu'il était beau! Qu'il était gracieux! À un moment, Tafa rencontra son regard lumineux, mais intimidé, il baissa les yeux. Pendant ce temps, un adolescent s'était adossé à côté de Tafa. Un adolescent à la mine peu recommandable, celui-là. Sale et répandant autour de lui une forte odeur. Les pieds nus exhibant des ongles noirâtres et cassés. Les cheveux en friche, rougis par le soleil.



« Quel jeu stupide! s’exclama-t-il. À leur âge, ils sèchent l’école et préfèrent s’amuser comme des mômes. »

Tafa ne répondit rien. Qu’aurait-il pu répondre et puis ce garçon ne lui disait rien qui vaille? L’inconnu enchaîna d’un ton un peu moins grinçant :

« Je m’appelle Jamal. Et toi?

– Tafa!

– Tafa, tu n’aurais pas une clope?

– Une quoi? interrogea Tafa surpris.

– Une cigarette, voyons! expliqua-t-il avec mépris. Tu ne sais pas ce que c’est qu’une clope! D’où sors-tu? »

Une cigarette! Quelle abomination! Tafa ignorait le goût des cigarettes et n’avait jamais fumé de sa vie. Dafy non plus. Ni leur défunt père. Ni personne autour d’eux. Il tourna le dos à l’inconnu et reprit sa route. Pendant quelques instants, il eut peur, car il lui sembla que le voyou le suivait de loin, tantôt courant pour ne pas le perdre de vue, tantôt se dissimulant dans l’encoignure des portes. Inquiet, il pressa le pas.

Il atteignit enfin le quartier des bijoutiers. C’était un quartier paisible et vieillot, pareil à un îlot préservé à l’abri de la fièvre de moder- nisation des alentours. Toutes les vitrines étaient protégées par de lourdes grilles de fer. Quelle boutique choisir? *Aux pierres du Nil*? *Au dé d’or*? *Aux trésors des mille et une nuits*? *Chez Schéhérazade*? Ce dernier nom rameuta des souvenirs dans l’esprit de Tafa. N’était-ce pas là qu’autrefois il accompagnait Dafy? En outre, cette étroite façade, moins tapageuse que celles qui l’entouraient, le rassurait. Il appuya une première fois sur la sonnette et comme rien ne se produisait, il appuya une deuxième fois, puis une troisième. Finalement dans un tintamarre de clés, de loquets, de verrous de sûreté, de targettes, la porte s’ouvrit.

« Qu’est-ce que tu veux? tonna un homme corpulent, entièrement chauve, apparaissant sur le seuil, un de ses yeux serti d’une loupe de bijoutier.

– Rien, faillit répondre Tafa, regrettant déjà son choix et prêt à battre en retraite.

Puis, il se ressaisit et prit son courage à deux mains.

– J’ai quelque chose à vendre, balbutia-t-il.

– Où l’as-tu volé ce quelque chose? inter-rogea l’homme

ironiquement, mais sans méchanceté.

– Je n'ai rien volé du tout. C'est mon grand frère qui m'envoie, mentit Tafa, qui avait préparé ce discours dans sa tête. Il est très malade et s'il ne peut payer les médicaments dont il a besoin, il va mourir.

– À Dieu ne plaise que par ma faute, ce malheur arrive! Entre » dit l'homme.

Tafa obéit. Une fois à l'intérieur du magasin, il fut enveloppé d'une fraîcheur qui contrastait avec la chaleur étouffante du dehors.

Deux autres hommes examinaient des pierres, les yeux également sertis de loupe, tandis qu'un troisième écrivait dans un registre. Ils levèrent la tête. Sous tous ces regards, non pas hostiles, mais intrigués, curieux, Tafa dut commencer par se déshabiller presque entièrement. Il avait caché son trésor dans un sachet de toile qu'il avait fixé à l'intérieur du short qu'il portait sous sa gandoura. Il finit par le mettre au jour :

« Où ton frère s'est-t-il procuré cela? s'écria le premier bijoutier avec étonnement. »

Il fit signe à ses collègues de s'approcher.

« Cet or-là ne vient pas de chez nous.

– Une pépite! » s'exclama un des autres bijoutiers.

Le gros homme expliqua à Tafa :

« Des orpailleurs extraient les pépites du lit des fleuves et des rivières dans des pays situés de l'autre côté du monde, en Amérique du Sud, par exemple. »

En Amérique du Sud! Tafa, confondu, allait considérer sa pépite avec un respect accru quand un des bijoutiers enchaîna :

« Aussi cette qualité d'or-là est mêlée avec de la terre. Tu vois ces petites taches brunes? Il faut le purifier avant de pouvoir en faire quoi que ce soit.

– C'est tout un travail, renchérit un des hommes.

– Aucune valeur! asséna un autre, se replon-geant dans l'examen de ses pierres comme s'il n'avait pas de temps à perdre. »

Malgré sa naïveté, Tafa comprit qu'il assistait à une comédie réglée d'avance, destinée à saper ses prétentions de vendeur.

« Allons, allons! Séry, ne te fais pas plus méchant que tu n'es, gronda le gros bijou-tier. Son frère est très malade, le pauvre petit! poursuivit-il avec une compassion dont on ne savait si elle était réelle ou simulée. De quoi souffre-t-il?

– De tuberculose, fit Tafa, pris de court, mais qui avait entendu parler de cette maladie. »

Le bijoutier eut une moue encore plus apitoyée tandis qu'un de ses compagnons interro-geait, sourcils froncés :

« Nous nous sommes déjà vus, n'est-ce pas? Est-ce que tu n'es pas apparenté au gendre du commerçant Razar? »

Flairant un danger, Tafa affirma que non. Le gros bijoutier coupa court à cette conversation et annonça :

« Nous allons te faire une offre.

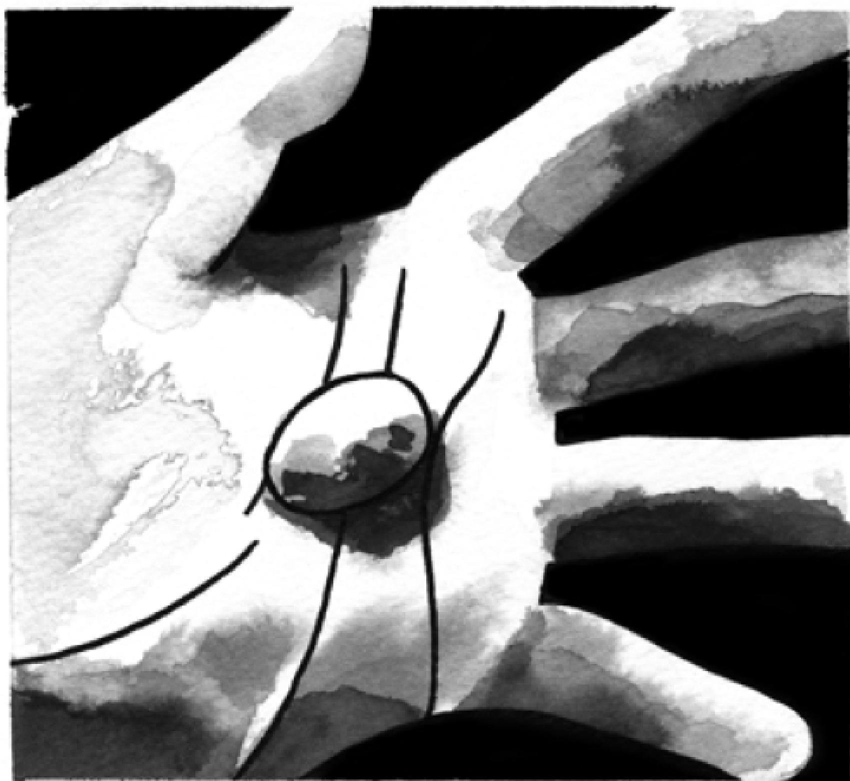
– Il faut d'abord savoir combien elle pèse! fit Séry, posant la pépite sur une minuscule balance qu'il tira d'un tiroir.

– 10 grammes!

– Non! 9,75! »

Le cœur de Tafa battait à tout rompre en observant ce manège. Ensuite, les hommes discutèrent entre eux à voix basse. Finalement, ce fut le gros bijoutier qui parla :

« Voici notre offre. Est-ce qu'elle te convient? » Là-dessus, il énonça une somme qui sembla mirobolante à Tafa. Elle était bien supérieure à ce que lui avait offert Adame. Pour un si petit morceau d'or! Il parvint à cacher sa joie et hocha affirmativement la tête.



Tafa trouva avec peine son chemin dans le dédale des rues de la ville et arriva, hors d'haleine, à la gare routière pour apprendre que son autobus ne partait pas ce soir-là.

« Il ne part pas! Pourquoi? s'exclama-t-il atterré.

– Le chauffeur a été pris d'un malaise, lui expliqua un responsable, et on n'a trouvé personne pour le remplacer ce soir. Sois là demain matin à sept heures précises. »

Tafa ne put que s'éloigner, tête basse. Où pourrait-il passer la nuit? Il n'osait pas aller frapper chez le père de Kira. Cet homme à l'air important et à la voix tonitruante d'individu habitué à commander lui avait toujours fait peur. Il ne cachait pas son mépris pour son gendre.

« Il vient d'une famille d'anciens nomades, aurait-il dit d'après ce qu'on avait rapporté à Dafy. Ces gens-là n'ont rien à faire chez nous. »

On pouvait douter qu'il le recevrait de bon cœur. Il ne restait qu'Ali pour lui donner l'hospitalité. Il se hâta à travers les rues, toujours aussi bruyantes et encombrées de toutes sortes de véhicules. Dieu merci, à cette heure, le Marché n° 2 n'était pas encore debout. Il y rattrapa de justesse Ali qui rangeait sa fripe dans de grands sacs de toile.

Ali n'hésita pas un instant :

« Ma maison est la tienne! Tu m'accom-pagneras chez mon cousin Lalla. Il a un deuil : sa femme est morte. Remarque, elle a déjà été enterrée, il y a quelques semaines. Si nous nous réunissons de nouveau, c'est pour la pleurer. »

Tafa leva vers lui un regard d'incompréhension et il expliqua :

« C'est une triste histoire! Lalla était berger. Comme moi. Comme ton frère. Comme toi. Il y a tout juste un an, il a fait le grand saut et est parti pour Dubaï, lui aussi. Il a été très chanceux. Tout de suite, il a trouvé du travail dans le bâtiment. C'est fou ce qu'on bâtit comme hôtels, appartements et magasins là-bas. Les choses marchaient si bien qu'il parlait de faire venir sa famille auprès de lui. Quand sa femme est morte.

– Morte! s'écria Tafa. De quoi?

– On ne sait pas, soupira Ali. Dieu ait son âme. Tu sais, quand les femmes sont privées de leur mari et seules, obligées de faire face à trop de responsabilités, elles ne tiennent pas le coup.

Il soupira à nouveau :

– Voila Lalla forcé de tout plaquer et de revenir à Tumbo dare-dare à cause de ses enfants. Il en a cinq et personne pour en prendre soin. Autrefois, les parents se chargeaient de leurs petits-enfants. Hélas, ce n'est plus le cas de nos jours. »

Dans la voiture qui les éloignait du marché, tandis qu'Ali bavardait inlassablement, Tafa repensait à cette histoire. Ainsi donc, si quelque chose arrivait à Kira, Dafy serait obligé de revenir au village, car il n'aurait personne à qui confier ses trois enfants? On atteignit la maison d'Ali, située dans un faubourg pauvre. Visiblement, vendre de la fripe ne rapportait pas gros. La bâtisse n'était guère qu'un rectangle de béton divisé en deux pièces exiguës par des rideaux et entouré d'une haie rabougrie. Des enfants s'ébattaient en hurlant dans la cour minuscule.

« Ce sont mes garçons, fit fièrement Ali. Ce soir, tu dormiras avec eux. »

Puis il entraîna Tafa à l'intérieur pour lui présenter sa femme, jeune, aussi harassée que Kira, qui donnait le sein à un nouveau-né.

« Elle, au moins, a encore du lait! » songea Tafa.

Le cousin Lalla habitait à deux pas dans un logement identique. Les pièces étaient remplies d'une foule de gens. La plupart tenaient entre leurs mains des assiettées de riz et de poulet qu'ils mastiquaient voracement. Dans un coin, un groupe de dévots, prosternés à terre, récitait des prières. Lalla, visiblement désemparé, accueillit silencieusement les paroles de réconfort que lui prodigua Ali. Qu'allait-il faire désormais, se demanda Tafa? Recommencer à chômer? Retrouver la misère qu'il avait voulu fuir et la rendosser comme on remet un vêtement dont on avait cru se défaire? Il ne semblait pas y avoir beaucoup de choix. Ou bien on mourait de faim ou bien on s'expatriait.

« C'est toi le petit frère de Dafy? interrogea Lalla. Est-ce que tu sais que ton frère et moi nous nous sommes rencontrés à Dubaï? »

Le cœur de Tafa battit plus vite :

« Vous l'avez rencontré? Nous, nous n'avons pas de ses nouvelles. Comment va-t-il? »

Lalla haussa les épaules :

« Je ne sais pas. Quand je l'ai rencontré, il venait d'arriver, il cherchait du travail dans les chantiers. Je ne sais pas ce qu'il est devenu par la suite. Tu sais, nous les émigrés, nous sommes tellement nombreux dans ce pays-là, nous venons des quatre coins du monde. Aussi, nous ne pouvons rester en contact les uns avec les autres. »



En proie à un profond abattement, Tafa sortit sans trop savoir où il allait. À présent, les ruelles avoisinantes regorgeaient de monde, jouissant de la fraîcheur de la fin du jour. Les uns étaient assis devant leur porte et surveillaient les jeux de leur progéniture. D'autres se promenaient et prenaient la même direction. Tafa les suivit.

Bientôt, les maisons s'espacèrent et on buta sur une colline qui semblait piquetée d'étoiles mouvantes. Les cerfs-volants! Dans l'air assom-bri, ils volaient assortis de lumignons et ces bêtes à feu géantes zigzaguaient à travers le ciel, s'entrecroisaient, dessinaient des jambages. Ce spectacle merveilleux mit du baume sur le cœur endolori de Tafa. Il se heurta alors à un groupe de jeunes. Parmi eux, il reconnut le garçon au survêtement gris qu'il avait tant admiré quelques heures plus tôt. À sa surprise, le garçon lui sourit ainsi qu'à une vieille connaissance.

« Où est ton cerf-volant? Tu ne joues plus? osa demander Tafa, enhardi par ce sourire.

– Non! C'est la faute à pas de chance, répondit l'autre, désignant son bras droit enveloppé d'un épais bandage.

– Qu'est-ce qui t'est arrivé? se désola Tafa.

– Je suis tombé et me suis fait très mal. C'est pas cassé, Dieu merci! »

Ému, Tafa prononça quelques paroles de compassion. Le garçon haussa les épaules et fit avec désinvolture :

« Ce genre de truc m'arrive tout le temps. Il y a quelques mois, c'était ma cheville gauche... »

Mais le groupe de jeunes qui l'accompagnait s'impatienta. Certains hélèrent :

« Jérémie! Qu'est-ce que tu fiches encore? Nous serons en retard.

– J'arrive! » leur cria-t-il.

Puis il se tourna à nouveau vers Tafa :

« Tu ne veux pas venir au cinéma avec nous? proposa-t-il gentiment. Nous allons voir Tom Cruise dans Mission impossible II. Il paraît que c'est génial. »

Tafa hésita. Comme il aurait aimé accepter cette invitation! Mais que diraient les camarades de Jérémie quand il se mêlerait à eux, lui paysan, pauvrement vêtu? Nul doute qu'ils s'offusqueraient de sa présence.

« Malheureusement, je ne peux pas, balbutia-t-il.

– Comme tu veux! fit l'autre sans insister davantage. Salut! »

Puis il s'éloigna en courant pour rejoindre son groupe. Pendant quelques minutes, Tafa demeura immobile, cloué sur place, pareil à

celui qui s'est entretenu avec Dieu. Il se remit lentement en marche. Comme il faisait l'angle d'une rue, une vicieuse bourrade en plein dos le précipita par terre. Suffoquant de douleur, il tentait de se relever quand une seconde bourrade l'étendit par terre. Il reconnut Jamal et deux acolytes, aussi mal accoutrés que lui.

Une grêle de coups de pied et de coups de poing s'abattit sur lui, puis une main brutale lui arracha le sac à dos qu'il portait. Heureusement, le sac était pratiquement vide : il ne contenait que sa carte d'identité, un paquet de bonbons à la menthe et dans un vieux porte-monnaie, l'argent du billet d'autobus. Il avait eu l'heureuse idée de profiter de son passage chez Ali pour placer entre sa peau et ses sous-vêtements, comme il l'avait fait de sa pépite, les billets qu'il avait reçus chez le bijoutier. Sinon il aurait été entièrement dévalisé. Malgré ses souffrances, son cœur se dilata de joie à la pensée de la déception de ces voleurs quand ils découvriraient un si piètre butin.

Autour de lui, parmi les nombreux témoins de l'agression, personne n'était intervenu. Tout le monde feignait de ne pas voir ce garçon couvert de sang gisant à terre, de regarder dans la direction des cerfs-volants. Quant aux militaires omniprésents ils ne faisaient que déambuler, l'air menaçant.

« C'est donc ça la ville? se dit Tafa, écœuré. On peut vous y tuer. On peut crever tout seul sans que quelqu'un ne lève le petit doigt pour vous secourir? »

Au bout d'un moment, il trouva la force de se relever. Il alla laver son visage qui n'arrêtait pas de pisser le sang à une fontaine. Puis, sans trop de mal, il parvint à regagner la maison de Lalla.

Grâce à la fortune procurée par la pépite, ils passèrent de longues semaines pendant lesquelles rien, absolument rien, ne leur manqua. Tafa se rendit à la Coopérative du village faire l'acquisition d'un sac de riz américain et d'une caisse de tomates en boîte. Il en profita pour acheter de petites moustiquaires de tulle vert, venues d'Amérique elles aussi. Il les fixa aux lits des enfants, car lui assurait-on, c'était la meilleure protection contre la tueuse malaria. Chaque jour, Kira se rendait au marché, et les sauces qu'elle préparait étaient nourrissantes et savoureuses. Comme elle s'alimentait mieux, ô miracle, le lait revint à ses seins et Zléda, qui se remit à téter, grossissait à vue d'œil. Les enfants ne pleuraient plus pour un oui ou un non et avaient retrouvé leurs jeux. Pourtant, une ombre de taille persistait et obscurcissait une

condition qui aurait pu mériter le nom de bonheur : ils n'avaient toujours aucune nouvelle de Dafy. À cause de cela, chaque jour davantage, Tafa éprouvait pour Kira un sentiment amer, fait de rancœur, presque de haine. Oui, c'était de sa faute si Dafy était parti. Tout était de sa faute. Si elle ne l'avait pas accablé de toutes ces bouches à nourrir, il en aurait été tout autrement.

Il avait commencé à pleuvoir.

Tafa, qui adorait la pluie, regrettait les hivernages d'autrefois. Alors, la savane rougeâtre et pelée reverdissait tandis que les graminées atteignaient le mufle des bêtes. Ces pluies diluviennes, véritables déluges causant inondations et glissements de terrain, étaient remplacées par des averses sporadiques et quinteuses, immédiatement suivies d'une chaleur étouffante qui semblait monter des entrailles de la terre. Il laissa l'eau ruisseler sur son visage, couler le long de son cou. Puis, il revint en courant vers la case. Il entra dans la chambre des enfants. Sous leurs moustiquaires, Pathé et Manthia dormaient profondément. Comme ils avaient grandi et forci ces derniers temps! Dafy en serait fier. La veille encore, les petits avaient demandé leur père. Alors, Tafa s'était assis au pied de leur lit et leur avait menti :

« J'ai eu de ses nouvelles! avait-il assuré. Il travaille pour le compte de l'Office national des forêts. Vous n'avez jamais vu de forêts. Vous ne pouvez imaginer comme c'est beau. Là-bas, c'en est plein. Des arbres, des arbres, si hauts qu'ils touchent le ciel.

– Qu'ils touchent le ciel, avait rêvé Pathé.

– Des colosses d'arbres, continua Tafa. Il est chef d'une équipe de dynamiteurs, la plus dangereuse de toutes. On n'y engage que des gars coriaces. Des costauds qui n'ont peur de rien. »

Tafa alla se pencher ensuite sur l'autre lit où Beebe et Zléda dormaient, eux aussi, à poings fermés, tellement différents des malingres qu'ils avaient été. Rassuré, il se rendit dans la cuisine pour se préparer une tasse de thé. Kira était à demi étendue sur le vieux divan de paille. Si les enfants avaient bonne mine, ce n'était pas pareil pour elle. Elle avait encore maigri. Ses joues s'étaient creusées. Des cernes entouraient ses yeux tristes et sans éclat. À tous, sauf à Tafa, elle faisait pitié. Agacé de la trouver encore réveillée, il s'exclama sans douceur :

« À l'heure qu'il est, tu n'es pas couchée? Qu'est-ce qui ne va pas?

Souffres-tu de quelque chose?

– Je ne souffre de rien » souffla-t-elle.

Il y eut un silence pendant lequel il remarqua que ses paupières étaient humides et tuméfiées. Elle pleurait :

« Je pensais à Dafy, reprit-elle. Je suis sûre qu'il m'a oubliée. »

Que voulait-elle dire?



« Et qu'il s'est marié avec une autre. »

D'abord, Tafa crut avoir mal entendu, puis ces mots, ces paroles incroyables se firent un chemin dans son esprit. La colère bouillonna en lui. Ainsi, elle ne se contentait pas d'avoir obligé son mari à prendre le chemin de l'exil : elle doutait de lui! Elle l'accusait de la pire des vilenies! Souvent, dans le village, des maris abandonnaient leur femme, des pères, leurs enfants. Dafy n'était pas du mauvais bois dont on faisait ces misérables. C'était le plus fidèle, le plus loyal des hommes.

« Qu'est-ce que tu oses dire? » bégaya-t-il, la fureur lui étranglant la voix.

Elle se redressa sur le divan pour mieux soutenir son regard :

« Je dis, martela-t-elle, qu'il nous a oubliés, ses enfants et moi. Tu ne connais pas la réputation des femmes de ces pays étrangers?

Il paraît que leurs yeux brillent comme des escarboucles et que leur chevelure balaye leurs talons.

– Qu'est-ce que tu racontes? suffoqua-t-il.

– À tous les hommes, poursuivit-elle, elles inspirent le désir. »

Ces paroles crues exaspèrent davantage encore la colère qui bouillonnait en Tafa. Pour ne pas en venir à des gestes déplacés, il préféra tourner le dos à Kira et sortir.

Au-dehors, la pluie était devenue torrentielle, comme si elle voulait faire écho à la rage intérieure de Tafa. Elle piétinait fiévreusement la terre et s'infiltrait floc-floc-floc par tous les interstices du toit des cases. L'esprit en tumulte, Tafa marcha droit devant lui jusqu'à la rue déserte et détrempée. Arrivé là, il se ravisa et revint résolument vers la cuisine.



Tafa ne pouvait détacher ses yeux de Dafy qui était revenu. Il avait tellement redouté de ne plus jamais le voir. Souvent, il avait pensé qu'il était mort au loin, ce qui expliquait son silence. Dafy avait beaucoup maigri. Sa gandoura était élimée. Ses sandales de plastique étaient rafistolées avec des bouts de cordelettes. On sentait bien qu'avec son voyage, il n'avait pas abordé les rivages de la fortune et du bonheur.

Autour des deux frères, la case était silencieuse, comme inhabitée. Au lendemain du décès de Kira, Razar avait pris ses petits-enfants auprès de lui et les avait emmenés dans sa maison de Tumbo. Tous l'approuvaient et Tafa n'avait pu s'y opposer. Il avait engagé pour s'en occuper deux servantes qui emmenaient les aînés à l'école et qui promenaient les plus jeunes dans de petits fauteuils à roulettes, appelés poussettes. Les enfants avaient leur chambre à air climatisé et paraissaient heureux de leur nouvelle vie, si confortable. Du moins, c'est ce que Tafa avait entendu dire. Car depuis qu'ils avaient suivi leur grand-père, il n'avait plus revu ses neveux. Razar n'était pas un mauvais bougre, il s'était inquiété du sort de Tafa et lui avait offert un travail dans ses boutiques. Le travail consistait à veiller sur l'approvisionnement des boutiques afin qu'elles ne manquent jamais ni de barres de sel ni de boîtes de dattes. Tafa avait refusé.

« Qu'est-ce que tu vas devenir tout seul dans ce village perdu? avait insisté Razar.

– Je veux attendre mon frère ici, avait rétorqué Tafa. Je veux qu'il me trouve ici à son retour.

– À son retour?

– Oui! Lalla, un ami, a transmis la nouvelle du décès de Kira à Dubaï où il a lui-même travaillé et connaît du monde. Mais nul ne sait quand Dafy le saura.

– Cela peut prendre des mois! s'était exclamé Razar. De quoi vivras-tu pendant ce temps?

– Je me débrouillerai » avait affirmé Tafa, têtu, qui ne voulait rien devoir à Razar.

Puis il avait embrassé ses neveux. Ceux-ci, impatients de monter dans le quatre roues motrices de leur grand-père, lui avaient fait leurs adieux avec une indifférence cruelle.

Pendant l'interminable mois et demi qui avait précédé le retour de Dafy, Tafa avait survécu en offrant de charroyer dans des cartons les emplettes des ménagères, ainsi qu'il l'avait vu faire au marché de Tumbo. Mais les ménagères sans le sou du village pouvaient se charger elles-mêmes de leurs maigres acquisitions. En outre, Tafa

n'était pas le seul à avoir cette idée. Il la partageait avec des dizaines de gamins affamés. Aussi était-ce une vraie joute dès qu'une ménagère appa-raissait. C'était à qui fondrait sur elle le premier. En conséquence, Tafa restait sans manger des jours entiers. Il remplissait son ventre vide avec de l'eau de la fontaine.

Certes, il possédait le trésor, le trésor accordé par Marafoudian. Trésor inestimable : des pépites, certaines cette fois aussi grosses que des œufs, des perles et d'autres pierres précieuses. Car il avait beaucoup pleuré lors de la mort de Kira. Des larmes intarissables avaient ruisselé sur ses joues et s'étaient transformées en bijoux. Quand la forme frêle de sa belle-sœur, enveloppée traditionnellement d'un linge blanc, avait quitté la case, il lui avait semblé qu'une part de lui-même disparaissait avec elle.

Les jours suivants, l'eau lui montait aux yeux pour un oui, pour un non. Pourtant, il n'avait jamais voulu prendre une part de ce trésor. Bien qu'il l'eût payé d'un tel prix, il lui semblait qu'il ne lui appartenait pas.

« Parle-moi d'elle, souffla Dafy. De ses derniers jours. Qu'a-t-elle dit avant de partir? A-t-elle songé à moi?

– Je crois que c'est le chagrin qui l'a emportée, dit Tafa, cherchant ses mots. Tu sais, quand les femmes restent ainsi seules trop longtemps, leur cœur s'affaiblit. Elles ne peuvent plus résister. »

Dafy se prit la tête entre les mains :

« Alors, c'est moi qui l'ai tuée, gémit-il.

– Toi, s'écria Tafa, bouleversé, se jetant à ses pieds. Ne dis pas des choses pareilles. Tu n'as rien fait. Rien. C'est moi. C'est moi. »

Là-dessus, il fondit en larmes. Aussitôt, pépites, perles, rubis, émeraudes s'échappèrent de ses yeux, tombèrent de ses vêtements et formèrent par terre un tas étincelant.

« Qu'est-ce que c'est que ça? s'écria Dafy, interdit.

– C'est Marafoudian! balbutia Tafa.

– Marafoudian?

– Tu te rappelles? La vache que nous aimions tant. »

Puis il expliqua toute l'affaire à son aîné.

Quand Dafy réveilla Tafa, le soleil brillait à peine. Les nuages de la nuit traînaient encore dans le ciel. L'air était gris.

« Lève-toi, lui ordonna-t-il d'une voix pressante. Une longue journée nous attend. Nous devons aller à Tumbo. D'abord nous rendre chez un

bijoutier. Lequel as-tu vu?

– Je suis allé à *Chez Schéhérazade*. Ils ont été très gentils avec moi.

– Bon! Ensuite, poursuivit Dafy, nous devons trouver des manœuvres pour réparer la case. Ce n'est pas ce qui manque. »

Tafa regarda autour de lui. C'est vrai que leur demeure était délabrée et prenait l'eau de toutes parts!

« Quand elle sera en état, dans deux ou trois jours, nous irons chercher les enfants chez Razar. J'ai hâte de les reprendre avec nous. »

Tafa acquiesça et se leva.

Il courut se laver dans la salle d'eau. Par la fenêtre ouverte, il voyait un grand pan de ciel qui bleuissait lentement. Le soleil montait au fur et à mesure. Il lui sembla qu'une nouvelle vie commençait. Moins dure, moins amère et moins ingrate que la précédente. Grâce à Marafoudian, ils auraient toujours de quoi manger à leur faim. Il n'y aurait personne entre Dafy et lui. Ensemble, ils élèveraient les enfants comme s'ils étaient à la fois leur père et leur mère. Pourtant cette joie s'emplit de tristesse. Il songea à nouveau à Kira.

À cette pensée, des larmes qu'il ne put contrôler emplirent ses yeux. Bientôt, elles inondèrent ses joues.

Il ne remarqua pas tout de suite qu'elles ne se changeaient plus en or.

De l'eau salée.

De l'eau salée.

Rien que de l'eau salée.



L'arbre du voyageur pousse dans les climats chauds. Ses feuilles en éventail accueillent la pluie, étanchant ainsi la soif des voyageurs.



8 ans et plus

Collection
L'arbre du voyageur

Maryse Condé

Née en 1937 à Pointe-à-Pitre, Guadeloupe, Maryse Condé a fait ses études en lettres à l'Université Paris-Sorbonne. Romancière et professeur émérite à Columbia University, elle a reçu plusieurs distinctions dont le Grand Prix Métropolis Bleu en 2003, et le prix Carbet de la Caraïbe en 2007. Elle vit entre Paris et New York.

Deux frères, Tafa et Dafy sont issus d'une tribu de bergers sédentarisés de force. La misère pousse les paysans vers la ville. Les deux frères seront séparés. Ce que Tafa n'acceptera jamais. Que ne tentera-t-il pour retrouver son frère adoré? Marafoudian, la jolie vache, le seul et unique bien de la famille, devra être vendue. Avant de changer de maître, Marafoudian livre un grand secret…

MÉMOIRE D'ENCRIER .com